

L'Ecolier.—Et pourquoi donc l'humanité a-t-elle embrassé le mahométisme et le protestantisme, qui ne la condamnaient, ne la heurtaient, ne la contredisaient point ? Et ne voyez-vous pas que vous donnez le démenti à tous les poètes, à tous les moralistes, et que vous niez la nature de l'homme, qui n'aime jamais qu'on la heurte, qu'on la dérouté, qu'on la contredise ?

M. Libri.—Le christianisme est une religion d'égalité, qui promettait le paradis aux malheureux et menaçait les Césars. (Hist. des Math., t. 1, 64 et suiv.)

L'Ecolier.—Religion d'égalité tant que vous voudrez ; mais à condition que chacun restera dans le rang où le mit la Providence ; qui promettait le paradis aux malheureux ; soit, mais à condition qu'ils ne le gagneront qu'en souffrant, et qu'ils se soumettront à César, même quand il les persécutera. Elle menaçait les Césars ; oui, mais de l'enfer seulement ; et elle ajoutait que leur autorité venait de Dieu.

M. Libri.—Il paraît que les hommes ont besoin de croire à une certaine masse de faits dont on ne saurait démontrer l'existence, et qui ont d'autant plus de charmes pour le vulgaire qu'ils s'éloignent davantage de la réalité. (Ibid.)

L'Ecolier.—Donc les païens n'auraient jamais dû se convertir à la religion chrétienne, puisqu'elle s'appuyait sur des miracles dont il était si facile de démontrer l'existence ; ne jamais abandonner leur mythologie dont les absurdités sont d'autant plus incroyables, qu'elles s'éloignent davantage de la réalité ?

M. Libri.—Ce fut peut-être une grande nécessité. (Ibid.)

L'Ecolier.—Et peut-être que non.

M. Matter.—Moi je dis que ce fut impossible. Une religion, qui demandait de tels sacrifices et qui prescrivait une morale si austère, ne devait faire que des progrès modérés. (Hist. de l'Egl. t. 1, 119.)

L'Ecolier.—Ainsi donc, messieurs, toute votre imagination ne peut trouver un rapport raisonnable entre ces deux termes : un juif crucifié et l'univers converti ? En effet, il n'y en a point ; et l'on en concevait un plus facilement entre ces deux-ci : un chiffonnier pendu et l'Université convertie. J'en conclus, par cela seul, et n'aurais-je pas d'autres preuves pour le faire, que ce juif était Dieu.

DES PROPHETIES.

L'Ecolier.—M. Cousin, qu'est-ce qu'un prophète ?

M. Cousin.—Un prophète n'est qu'un homme qui possède l'idée du fini, de l'infini et de leurs mutuels rapports antérieurs à toute réflexion. (Intro., 6e leç. c. 3.)

L'Ecolier.—Et, comme vous la possédez parfaitement, cette idée, puisque vous l'avez inventée, il s'en suit que vous êtes un grand prophète ; aussi avez-vous prédit que la religion n'avait que pour trois cents ans de vie dans le ventre. Cette définition est-elle vraie, M. Lermnier ?

M. Lermnier.—Oui ; les prophètes avaient la monomanie réelle de l'idée persévérante de Jéhovah. (Revue, t. 3, 287.)

L'Ecolier.—Qu'appellez-vous inspiration prophétique ?

M. Cousin.—L'inspiration prophétique, la faculté dévatoire a pour fondement la vertu cachée de l'âme, qui, lorsqu'elle est retirée et recueillie en elle-même, peut voir d'avance l'avenir dans les songes, l'extase, et dans le voisinage de la mort. (Ibid. et Cours d'Hist., etc., t. 445, 446.)

L'Ecolier.—Pas de milieu ; pour être prophète, il faut donc ou dormir, ou être malade et dans le voisinage de la mort ?

M. Cousin.—Le phénomène est plus rare dans l'état de veille que dans l'état de santé. Voilà des règles bien remarquables par leur vénérable indépendance, leur modération et leur étendue. (Ibid.)

L'Ecolier.—Ajoutez : et par la profonde ignorance qu'elles dénotent dans leur auteur, leur ridicule et leur impiété.

DES MIRACLES.

L'Ecolier.—M. Bouillier, que pensez-vous des miracles ?

M. Bouillier.—Qu'il faut se tenir en garde contre l'idée que savoir, croire et confesser les miracles, fasse partie de la religion ; on doit combattre une telle opinion de toutes ses forces. (Th. de Kant, 43.)

L'Ecolier.—C'est vous qui avez été chargé par Jésus-Christ de décider ce qui fait ou non partie de la religion. Il paraît que vous avez des grâces d'Etat ?

M. Bouillier.—Par un miracle, l'homme ne deviendra jamais meilleur. (Ibid.)

L'Ecolier.—Je désespère alors de vous voir jamais bon, puisqu'un miracle même ne vous convertirait pas. Mais comment ne pas croire, quand de nombreux témoins, dignes de foi, nous attestent le fait ?

M. Mallet.—Ce cas là est fort embarrassant ; le parti le plus raisonnable est alors le doute et l'expectative. (Man. de Philos. S.)

L'Ecolier.—Mais, M., le juge le plus sévère ne demande que deux témoins pour croire un fait ; impossible de le récuser quand il y en a des centaines, des milliers ?

M. Coix.—Il est possible de les expliquer naturellement. (Voyez Dubois-Aymé ; Précis d'Hist., c. 6.)

L'Ecolier.—Je comprends, vous préférez croire les explications douteuses par Voltaire, Tindal, Dubois-Aymé et autres naturalistes. Par exemple, que Moïse changea en sang les eaux du Nil, en jetant dans ce fleuve une drogue qui donna le flux de sang aux poissons ; que les Israélites crurent passer la Mer Rouge en traversant un brouillard, etc. Vous avez plus de foi que moi.

M. Cousin.—A quoi bon disputer ? les miracles ne sont pas possibles, car ils supposent la liberté dans Dieu. Or, Dieu étant une cause absolue, il n'est pas libre.

L'Ecolier.—Jean-Jacques, que dites-vous de ces gens-là ?

—Enfermez-les aux petites mais ns. (Lettres sur la Mont.)

DES LIVRES SACRÉS.

L'Ecolier.—Quel est l'auteur du Pentateuque ?

M. Lermnier.—Nous ne le savons pas ; Moïse s'occupait à fonder un peuple et non un livre ; c'est à tort qu'on lui attribue cet ouvrage. (Ami de la Rel. 2, 257.)

L'Ecolier.—Vous préférez donc croire que deux millions de Juifs, qui vous assurent que c'est bien lui qui en est l'auteur, sont, ou des imbéciles ou des faux témoins ; que Longin, Dioclète de Sicile, Sirabon, Justin, Trogue-Pompée, Taente, Juvénal, Phylon, Josèphe, Apion, et autres, que l'on peut voir, surtout dans Huet, se sont trompés ; et que nos critiques modernes n'entendaient rien à leur métier, puisque tous le lui attribuent ?

—Monsieur Burette, que pensez-vous de l'authenticité des livres saints ?

M. Burette.—Je dis, en particulier, que l'histoire des Assyriens est incertaine (Cah. d'Hist. Cours de Six.), et, en général, que les ressources qu'offre la Bible prêtent peu à la discussion historique. (Ibid.)

L'Ecolier.—A la discussion critique de M. Burette, et non à celle des Origène, des Tertulien, des Huet, des Clarke. Que dites-vous de leur véridité ?

M. Arnoult.—Le sens réel de la Genèse, au chap. 2, exprime des absurdités. (Elém. de Phil. 3 et suiv.)

L'Ecolier.—En effet, il y est dit que Dieu se reposa le septième jour, qu'il mit l'homme dans un jardin délicieux, lui défendit de manger du fruit d'un arbre, et institua le mariage, etc. Quoi de plus absurde ?

M. Libri.—Les livres sacrés sont au moins en défaut, quand ils supposent que la terre a souffert une inondation générale ; quoique appuyé sur de nombreuses traditions, ce fait est loin d'être démontré comme un fait historique. L'illustre professeur, M. Letronne, mon collègue, est du même avis. (Hist. des Math. t. 1, 6 et suiv.)

L'Ecolier.—Il paraît que vous avez fait choix de Voltaire pour professeur d'histoire et de géologie. Pour moi, je préfère aller à l'école de Cuvier, qui m'assure que, s'il est un fait démontré par cette dernière science, c'est le déluge universel ; de Champollion, qui dans tout l'univers, n'a pas trouvé un monument qui remonte au-delà de l'époque où Moïse fixe le déluge ; de Varron, qui dit qu'au-delà de seize siècles, il n'y a plus de certitude ; et de Boulanger, auteur non suspect, qui nous apprend que, s'il est un fait gravé dans la mémoire des peuples, c'est le déluge.

M. J. Simon.—Au moins est-ce une affirmation hasardée de dire que toutes les langues viennent d'une source unique, toutes les races d'homme d'une même souche. (Revue, 2e série, t. 27, 533.)

L'Ecolier.—Si cette affirmation est hasardée, ce n'est au moins ni en philosophie, qui ne permet pas d'ajouter le plus quand le moins suffit (Newton) ; ni en histoire naturelle, qui veut que tout être vivant, ayant un sexe, vienne d'un couple créé de Dieu dans l'origine des choses (Linné) ; ni en Linguistique, qui soutient, sans balancer, cette doctrine. (Jones. Rech. asiat.) Traitez-vous ainsi les auteurs de l'Ancien-Testament.

M. Matter.—Malgré la vénération qu'on professait pour les apôtres, on les considéra comme des hommes sujets à l'erreur. (Hist. de l'Egl., t. 2, 460.)

L'Ecolier.—Et voilà pourquoi, sans doute, on se soumettait sans réplique à tout ce qu'ils décidaient. Comment prouvez-vous cette assertion ?

M. Lermnier.—Les propositions du christianisme reçoivent du temps, des commentaires plus larges, ou des corrections nécessaires. (Revue, etc., t. 7.)

L'Ecolier.—Vous vous trompez : les propositions, c'est à dire les vérités du christianisme, n'ont jamais reçu de corrections, mais seulement des explications. Comment pourrait-il en être autrement, puisqu'elles ont été révélées de Dieu et écrites sous l'inspiration du Saint-Esprit ?

M. Arnoult.—Les prétendues révélations divines ne sont que des conjectures humaines. (Elém. philos., 39 et suiv.)

L'Ecolier.—Savez-vous d'abord ce que c'est que l'inspiration, la révélation ?

M. Quinet.—La révélation ne se fait que par l'organe de la nature. (Génie des Rel.)

M. Cousin.—L'inspiration, l'enthousiasme sont des révélations véritables. (Cours d'Hist. de la Philos., Introd. et 4e leçon.)

L'Ecolier.—Eternels perroquets, vous babillez donc toujours sur ce que vous ignorez ?—Qui a le droit d'interpréter les livres sacrés ?

M. Quinet.—Moi. (Dernière leç. au Coll. de Fr.)

L'Ecolier.—Je ne m'étonne pas alors que, de biais ou de droit fil, comme dit Montaigne, vous y trouviez tant de choses que personne n'y avait aperçues.

M. Guizot.—L'Eglise se réserve ce droit ; c'est un mauvais principe. (Hist. de la Loi, 144.)

L'Ecolier.—Très mauvais ! Est-ce que chaque fidèle n'a pas fait sa logique, sa métaphysique, son cours d'exégèse ? est-ce qu'il ne connaît pas le latin, le grec, l'hébreu, etc., pour consulter l'original ? Ce n'est pas le temps non plus qui manque ; la plupart des ouvriers ont jusqu'à quatre heures pour prendre leur repas ou leur sommeil.

A continuer.